

« Un peu de patience, et tu reviendras, et nous formons ce gentil ménage dont tu parles.

« Les occupations dont tu es chargé là-bas ne valent pas celles de ce pays, il faut en convenir; j'aimerais mieux te voir à la queue de la charrue que dans tes soins de cuisinière et de nourrice ; mais, avec des maîtres si bons, qui t'aiment tant et à qui tu es si attaché, cette besogne peut être acceptée sans honte. Et puis les bonnes économies que ta situation te permet de faire serviront à nous établir plus tôt.

« De mon côté, j'élève quatre brebis; elles vont me donner des petits, qui seront mon profit particulier, d'après le consentement de mes parents; ce sera ma dot, et je soignerai tant ce petit troupeau que je veux t'apporter une jolie petite somme à notre mariage.

« Notre mariage ! comme ce mot me fait plaisir à écrire ! Mais quand sera-ce, ô mon ami ?

« Dans ta lettre, que j'aibaisée cent fois, tu me dis que tu m'embrasses avec la permission de mes parents. Oui, ils l'ont permis, et ils permettent aussi que je t'embrasse dans la mienne. Je t'envoie donc mes embrassements, mon Pierre bien-aimé, et les plus tendres sentiments de mon coeur. — « JEANNETTE. »

III

Cette naïve et honnête correspondance se renouvela à peu près une fois par mois.

Je pourrais vous citer plusieurs autres de leurs lettres; je vous signalerai seulement des passages où les bons jeunes gens parlent des progrès de leur instruction. Pierre disait : « Je suis heureux d'acquérir toutes sortes de connaissances